

Un discours en sept mille langues

Cristina OBREJA

Université de Suceava

Nom sonore dans l'environnement linguistique francophone, Louis-Jean Calvet, professeur émérite à l'Université de Provence, est l'auteur de nombreux ouvrages et essais qui s'inscrivent dans le domaine de la linguistique et de la sociolinguistique. Son plus récent livre, paru en 2011, aux Éditions Fayard, englobe, dans 268 pages, l'univers existentiel des sept mille langues parlées actuellement dans le monde. L'auteur évoque, dans ce livre, l'état antérieur, actuel et l'avenir préconisé de certaines langues.

Les douze chapitres de l'ouvrage suivent le fil de l'évolution du parler et de l'écriture, en commençant par l'évocation des mythes de l'origine et de la création divine, arrivant jusqu'à la présomption de disparition de certaines langues, car celles-ci « n'ont pas toutes le même poids » (p. 7), ni le même statut.

Par un langage accessible et facile à cerner, Calvet accompagne le lecteur tout le long de l'ouvrage, en l'initiant à la science des langues, en diachronie, depuis son hypothétique commencement et jusqu'à présent. Conscient du fait que l'origine des langues (ou *la langue originnaire*) représente, depuis 1866, un sujet tabou parmi les linguistes, dans le premier chapitre de l'ouvrage, l'auteur passe en revue les mythes et les théories concernant le commencement du langage articulé chez l'homme préhistorique. L'origine divine du langage et l'idée évolutionniste passent, chez Calvet, pour des suppositions qui pèsent presque le même poids. Sans vouloir donner une réponse aux questions controversées telles: *Depuis quand l'homme parle-t-il?*, *Quelle était la langue originnaire?* ou *Une langue commune a-t-elle vraiment existé?*, Calvet souligne les différentes théories concernant l'évolutionnisme, en montrant anthropologiquement et génétiquement les différences physiques de certains animaux (pour les loups d'abord, ensuite pour les singes), en les mettant en analogie avec les caractéristiques physiques de l'homme moderne. L'auteur semble incliner son favoritisme vers l'idée évolutionniste, à son avis plus logique et à laquelle viennent s'adjoindre un cumul de preuves paléoanthropologiques (des squelettes d'hominides ayant vécu il y a plus de deux millions d'années, datés approximativement). Ces suppositions liées à la théorie évolutionniste s'opposent aux mythes religieux de la diversification des langues, qui se sont perpétués dans les

plus anciennes cultures de manière différente: *la tour de Babel* pour les chrétiens, trois mythes dans la culture chinoise (*la mère Nu Wa, Pangu* ou *l'aigle* inventeraient les langages), deux mythes africains et un mythe *guarani* dans l'Amérique latine. Outre le mythe de Babel qui soutient l'existence d'une seule langue originaire, commune à tous les parleurs (avant la punition à laquelle Dieux avait fait subir les hommes, en multipliant les langues pour avoir essayé à accéder aux cieux), les autres mythes relèvent la création de plusieurs hommes qui parlaient plusieurs langues. La discorde mythique suite à la diversification linguistique n'est pas pour Calvet à l'origine de la *guerre des langues* (qui, d'après l'auteur n'est pas une guerre, s'agissant plutôt «du versant linguistique d'oppositions d'un autre ordre» (p. 32)), elle-même tenant plutôt de l'identité, de l'appartenance et du désir de se différencier des autres nations. L'imaginaire et les représentations linguistiques font preuve des jugements de valeur et des approches normatives rencontrés aussi dans la Bible, perpétués dans le Moyen Age et présents encore jusqu'à aujourd'hui, d'une manière prégnante, dans les attitudes des locuteurs, et que l'auteur réussit à mettre en évidence.

Dans le deuxième chapitre, en gardant la même attitude hypothétique, Calvet montre les ressemblances entre des langues sœurs héritières de l'indo-européen (une langue reconstruite par parallélisme et ressemblance entre des langues considérées en relation de parenté), dont font partie les groupes: indien, iranien, celtique, germanique, balte, slave et roman. L'auteur passe en revue les différentes familles des langues parlées dans le monde et donne des chiffres estimatifs concernant le nombre de locuteurs supposés les parler. Il remarque ainsi que le plus rependu est le chinois (avec un milliard de locuteurs), suivi par l'anglais (environ huit cent mille locuteurs) et par le hindi (avec sept cent mille locuteurs). Dans son classement, le français occupe la dixième position. Dans un autre classement auquel Calvet fait référence, qui figure sur un site internet et qui a en vue d'autres critères de différenciation (indicateurs d'ordre démographique, culturel et économique), l'on retrouve sur la première place l'anglais, sur la seconde le français, suivi par l'espagnol, tandis que le mandarin qui est la langue la plus répandue dans le monde n'occupe que la treizième position, d'après les critères du site. Calvet infirme ainsi l'idée que l'anglais serait la langue la plus répandue, car en fait le nombre de ses locuteurs (certes augmentant de plus en plus grâce à l'internet), ne pourra jamais atteindre le nombre des locuteurs chinois, eux-aussi de plus en plus nombreux. Ainsi, l'auteur

relève que «le monde est bien un mosaïque de langues dans laquelle toutes les pièces n'ont pas la même valeur» (p. 73).

Le troisième chapitre invite le lecteur à accéder dans le monde diversifié de l'écrit, lui aussi en «mosaïque» (p. 75). L'auteur nous révèle vingt-trois principaux systèmes d'écriture, dont les quatre les plus importants sont le latin, l'arabe, le chinois et le cyrillique. Avant l'invention de ces formes de graphie, devenues, de nos jours, normatives et systémiques, il y a eu d'autres formes d'expression, encryptées sur les murs des cavernes ou sur différents parois, images picturales et symboliques révélant l'ancienneté de cette préoccupation d'expression et de communication par graphie. Ainsi, les «mains négatives», les cunéiformes, les hiéroglyphes, les anciens caractères chinois, les glyphes mayas, les codex aztèques font preuve de l'existence de véritables civilisations anciennes. Le moyen par lequel l'auteur expose les imaginaires de ces formes graphiques et la créativité de leurs usagers nous transpose dans un monde symbolique, pré-alphabétique qui reste pour nous un mystère.

Dans le quatrième chapitre, l'auteur marque la transgression des langues par des mots qu'il appelle «voyageurs», en rejetant la terminologie de «mots empruntés», à son avis mal choisi, car ces mots «empruntés» ne sont plus «restitués ou remboursés» (p. 113). Ici, l'auteur marque les plus fréquents voyages des mots dans les langues en contact ou dans les zones bilingues, et les influences que les langues subissent suite à leur coexistence.

De cette idée de «mélange» entre les langues en contact on arrive dans le cinquième chapitre, à la panoplie et à la diversité des usages dans le monde, mais aussi à la diversité des langues utilisées à l'intérieur d'un même pays. La plupart de ces langues se retrouvent dans une sorte de conflit manifesté par la «guerre» inter-linguistique, générée par l'expansion de certaines d'entre elles.

Les toponymes, les noms des villes, des eaux ou des rues, évoqués par Calvet dans son septième chapitre, marquent l'évolution, la stabilité géographique ou l'influence de la migration et de l'invasion de certains peuples, et qui représentent des preuves historiques incontestables.

Ce plurilinguisme global a rendu nécessaire, depuis toujours, les traductions, auxquelles Calvet consacre son huitième chapitre. Les traductions d'une langue à l'autre marquent, appartient la compréhension d'une langue inconnue, aussi un intérêt nationaliste, de préservation et de perpétuation de la langue nationale, soit pour la langue traduite, soit pour celle dans laquelle on fait les traductions.

À la fin de son ouvrage, Calvet met en question l'éphémère de certaines langues et la perpétuation expansive des autres. Outre son caractère d'uniformisation de l'information et de globalisation de la communication (relevant aussi d'une sorte de «politique linguistique centralisatrice», p. 264), le développement des systèmes de communication de masse, notamment de l'internet, favorise l'apprentissage et la diffusion de certaines langues internationales, au détriment des autres, dont l'usage est moins fréquent. L'auteur relève quelques-unes des politiques linguistiques et la tendance actuelle d'expansion linguistique, en faveur des langues à tradition écrite plus ancienne (comme l'anglais ou le français) et au détriment des langues «pauvres», c'est-à-dire qui n'ont pas de statut international. Les statistiques montrent une augmentation des pages web dans différentes langues, dont le plus grand taux d'accroissement, après 2000, le représentent les sites en chinois, suivi par le français et par l'anglais.

L'auteur conclut brièvement sur l'idée que l'avenir des langues dans le monde repose, aujourd'hui, sur «des politiques plus respectueuses de la diversité» (p. 264).

Un livre destiné à tout lecteur passionné par l'historicité, l'ancienneté, autant que par la modernité des langues parlées dans le monde. Le langage accessible rend la lecture agréable, facile à cerner, enrichissante d'informations. Initié ou non dans les mystères du langage, le lecteur est invité à suivre le fil théorique et mythique de la constitution des langues ancestrales, le commencement de l'écriture, les conséquences des contacts des langues ainsi que le problème des traductions et de la perpétuation de certaines langues ou de l'extinction des autres. L'ouvrage ouvre ainsi la voie vers la connaissance des langues dans leur ensemble et entrelace les théories consacrées avec des idéologies propres, tout en restant dans une linéarité mystique.

Louis-Jean CALVET, *Il était une fois 7000 langues*,
Éditions Fayard, 2011

